# CD événement, annonce. KARAJAN conducts WAGNER (2 SACD Warner classics, 1974 – remastérisés)

**En sept puis octobre 1974, Herbert von Karajan dirige les instrumentistes du Berliner Philharmoniker. Les œuvres rassemblées ici dans ce double coffret, sont dédiées au théâtre wagnérien, hautement symphonique s'il en est tant l'orchestre exprime autant voire avant les chanteurs, les forces psychiques souterraines de chaque drame. L'intérêt du chef se focalise sur la matière psychologique du chant orchestral. C'est toute la valeur de son approche défendue au sein du Festival de Pâques de Salzbourg (créé en 1967), proposant alors dans la cité de Mozart, un nouveau festival wagnérien, rival de Bayreuth.**

# Berlin, 1974 : joyaux wagnériens




Basses amples et profondes (chant des violoncelles et contrebasses), clarté des plans polyphoniques, et toujours ce goût, en véritable esthète de l'orchestre, des timbres clairs et parfaitement lisibles… tout Karajan est présent dans ces 9 séquences d'un prodigieux apport ; l'ouverture de **Tannhaüser** (ici dans la version de Paris) respire le grandiose et le majestueux ; le chef inscrit le geste dans un souffle littéralement cosmique qui mesure les enjeux de l'action : désir et aspiration du héros entre tentation sensuelle et conscience morale ; le bouillonnement central bascule dans l'ivresse panique, l'acuité de forces profondes et viscérales (6'54 : chant des violoncelles) qui convoque Tannhaüser, pêcheur repenti, face à son destin mortel… Karajan redouble d'expressivité mordante et espiègle (juste avant le solo de clarinette), de précision dans le relief des timbres, au point que tous les critiques ont parlé du *chambrisme* de son approche wagnérienne. Le chef s'en est démarquer en mettant surtout en avant la recherche de transparence, sa propre conception des équilibres sonores. Ajoutons ici dans la tension ultime, un sens prodigieux des couleurs instrumentales, la maîtrise absolue dans le jaillissement d'une impérieuse énergie qui appelle et nourrit l'urgence (en particulier dans la sensation d'extase et d'envoûtement du **Vénusberg**, enchaîné à l'ouverture proprement dite, et qui s'achève avec le concours du Choeur du Deutsche Opera Berlin). En découle un premier diptyque symphonique total de plus de 23mn.

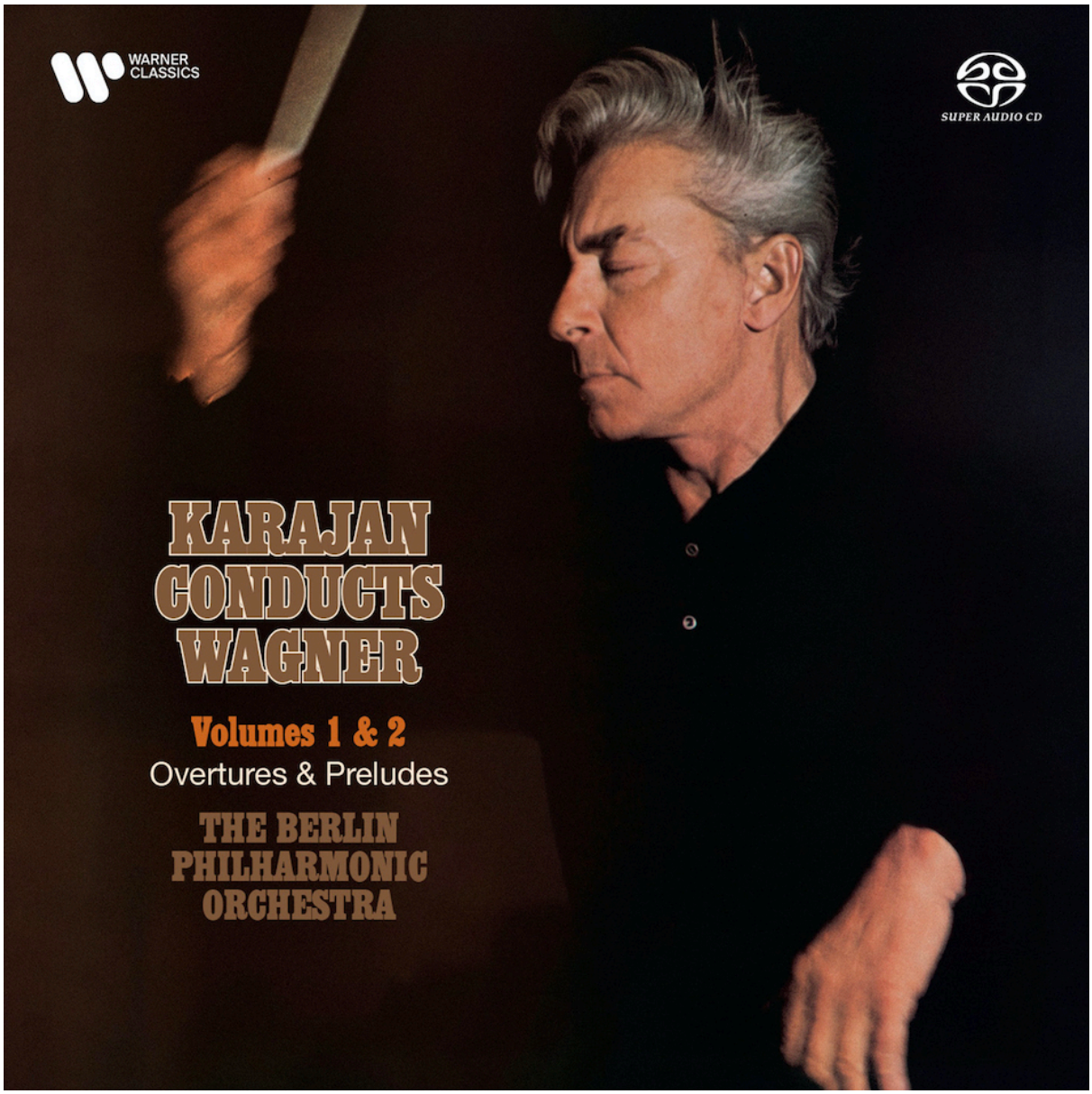
L’éditeur ajoute un second diptyque, celui d’une même eau claire, qu’exalte une volonté de sublimation : **Prelude und Liebestod (Tristan und Isolde),** ainsi réalisé sans chanteuse, ce qui renforce encore la puissance de la musique comme force de métamorphose – rituel sonore menant à la révélation finale.
Le coffret complète ce tour d’horizon wagnérien avec les 2 Préludes de **Lohengrin**,le Prélude de l’acte des **Maîtres Chanteurs**, l’ouverture de **Der Fliegende Holländer** ; enfin les 2 Préludes de **Parsifal** (ceux des actes I et III).
Les archives ainsi mises en lumière complètent très judicieusement l’intégrale du RING, réalisée avant, par les mêmes **Berliner Philharmoniker** de 1967 à 1970 pour Deutsche Grammophon. L’intelligence du théâtre, la clarté du drame et son intimisme perceptible qui restitue le relief du texte dans un équilibre idéal avec la science musicale et sonore du grand sorcier opératique s’affirment dans ces joyaux transmis par Warner classics pour les fêtes de fin d’année 2026.

La somme est incontournable pour qui veut percer **le mystère du Wagner de Karajan**, aux éclairs et scintillements magnétiques, d’autant plus lisibles dans ces deux cd que l’ensemble du matériel sonore a été remastérisé en HD 192kHz / 24 bits à partir des masters originaux de 1974.
Prochaine critique complète à venir sur CLASSIQUENEWS – **CLIC de CLASSIQUENEWS** hiver 2026

---

**CD événement, annonce. KARAJAN conducts WAGNER – volumes 1 & 2 (2 SACD Warner classics – Berlin, sept et oct 1974). CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2026**

**PLUS D’INFOS sur le site de WARNER classics :**
**https://www.warnerclasses.com/fr/release/karajan-conducts-wagner-volumes-i-ii**




---

# CRITIQUE, festival. MORETON-IN-MARSH, Longborough Festival Opera, le 12 juillet 2026. WAGNER : Tristan und Isolde. P. Wedd, C. Woodward, C. Carby, A. Miles, R. Hayward… Anthony NEGUS / Carmen JAKOBI

**Pendant plusieurs secondes, après le dernier accord, personne ne bouge. Pas une toux, pas un froissement, pas un applaudissement prématuré : toute une salle suspendue, comme si le seul fait d'expirer risquait de briser quelque chose. Et lorsque le charme se rompt enfin, l'ovation qui déferle semble monter de bien plus loin que le réflexe ordinaire de l'applaudissement. Ce silence-là est la plus juste des critiques que l'on puisse offrir au *Tristan und Isolde* du *Longborough Festival Opera*.**

Il faut dire que l'homme en fosse était arrivé ce soir-là déjà couronné. **Anthony Negus**, wagnérien chevronné de Longborough et âme même de sa vie musicale, vient d'être fait CBE, distinction qui tenait moins de la nouvelle que de la

confirmation tardive de ce que savait quiconque qui l'avait déjà entendu diriger cette partition. Son *Tristan* tient Wagner – et nous – dans une tension irrésolue que rien ne relâche jusqu'à la délivrance du *Liebestod.* L'**Orchestre du Festival de Longborough** lui répond avec chaleur, concentration et un raffinement remarquable, prouvant une fois encore que la Grange des *Cotswolds* reconvertie, réussit à Wagner non pas malgré son intimité, mais grâce à elle.

La mise en scène de **Carmen Jakobi**, déjà remaniée lors d'une précédente reprise, fait confiance à la musique pour porter tout le poids émotionnel. Les décors de **Kimie Nakano** dessinent, dans le même esprit, un paysage épuré, presque abstrait. C'est là, bien sûr, le monde qu'habitent les amants: ce désir de la nuit où ils peuvent enfin être ensemble, puis, à mesure que monte l'appel de la mort, un étrange demi-monde. *Exit*, dès lors, les navires, les châteaux et les jardins du livret, remplacés par une esthétique de drame psychologique. Plutôt que de suivre un récit, la production explore l'espace trouble où se tiennent ses personnages. C'est presque comme s'ils étaient déjà morts en buvant, non le poison, mais le philtre d'amour.



Le Tristan de **Peter Wedd** est superlatif. Retrouvant un personnage qu'il a fait très largement sien à Longborough, Wedd déploie une conviction dramatique totale. La voix montre une puissance qui, comme le personnage lui-même, refuse tout bonnement de mourir. Et pourtant, si impressionnant que soit le chant, c'est le jeu qui demeure le plus longtemps en mémoire. Son troisième acte devient le portrait douloureusement vrai d'un homme qui dérive entre lucidité et délire, s'accrochant à l'espoir tandis que son corps et son esprit le trahissent peu à peu. Chaque geste, chaque hésitation, chaque bribe de mémoire paraît psychologiquement inéluctable.

**Catharine Woodward** s'affirme comme une partenaire tout aussi magnétique, dans ce qui constitue une superbe prise de rôle en Isolde. Son incarnation grandit régulièrement au fil de la soirée : elle part d'une autorité fière, presque implacable,

avant de révéler une chaleur et une vulnérabilité croissantes à mesure que le drame se noue. À la transfiguration finale, elle trouve une intériorité lumineuse qui couronne la soirée d'un rayonnement émotionnel authentique. Jamais elle ne force la voix; elle épouse pourtant les grandes montées orchestrales de Wagner avec une aisance qui laisse la musique s'épanouir plutôt qu'elle ne la dompte.

Autour d'eux, Longborough démontre une fois de plus l'extraordinaire régularité de sa distribution. La Brangäne de **Catherine Carby** est bien plus qu'une confidente fidèle: ses avertissements lancés depuis les coulisses, au deuxième acte, flottent à travers la salle avec une beauté envoûtante qui, l'espace d'un instant, suspend le temps lui-même. **Robert Hayward** prête à Kurwenal une loyauté inébranlable et une dignité paisible, tandis qu'**Alastair Miles** compose un Roi Marke tout de pathétique et d'humanité. Son grand monologue est celui d'un homme, figure peut-être un peu faible, incapable de comprendre comment ceux en qui il avait mis sa confiance ont pu le mener là. Comme son héros Tristan, et Isolde du reste, il se retrouve, au sens propre comme au figuré, presque acculé au mur, hors d'état de saisir ce qui lui arrive. **Brian Smith Walters** campe un Melot au trait acéré, le traître de service, et le Berger de **Peter Bronder** apporte une simplicité sans apprêt à l'un des moments les plus exquis de l'ouvrage. Pas un maillon faible dans toute la distribution.

À l'évidence, c'est d'abord pour le jeu et le chant de Wagner que le public vient à Longborough, plutôt que pour un grand spectacle théâtral, et ce Tristan continue de donner pleinement raison à cette philosophie. La production de **Carmen Jokobi** éclaire sans jamais s'imposer, l'orchestre joue avec un engagement extraordinaire, et **Anthony Negus** démontre à nouveau pourquoi il demeure l'un des tout premiers chefs wagnériens de Grande-Bretagne.



_____

**CRITIQUE, opéra. MORETON-IN-MARSH, Longborough Festival Opera, le 12 juillet 2026. WAGNER : Tristan und Isolde. P. Wedd, C. Woodward, C. Carby, A. Miles, R. Hayward… Anthony NEGUS / Carmen JAKOBI. Crédit photographique (c)  Matthew Williams-Ellis**

_____-

# CRITIQUE, festival. Nouveau Festival RADIO-FRANCE OCCITANIE MONTPELLIER (Opéra Berlioz), le 11 juillet 2026. WAGNER : Tristan und Isolde. S. Skelton, A. Kampe, K. Youn, T. A. Baumgartner… Choeur et Orchestre Philharmonique de Radio-France, Jaap van Zweden (direction)

**La soirée du 11 juillet 2026 restera gravée comme l'un des sommets de ce qui s'appelle maintenant le Nouveau Festival Radio-France Occitanie Montpellier (dirigé depuis 2023 par Michel Orier, directeur de la Musique à Radio-France), lors de cette 41ème édition qui court cette année du 5 au 18 juillet. Et pour cette unique représentation (en version de concert…) de *Tristan und Isolde*, l'Opéra Berlioz a vibré d'une tension et d'une**

**énergie particulières, celle des grandes nuits wagnériennes où la musique semble suspendre le temps. Réunissant l'Orchestre Philharmonique de Radio France au grand complet, son nouveau directeur musical (à partir de septembre 2026), le chef néerlandais Jaap van Zweden, et une distribution vocale de premier ordre, le chef d'oeuvre de Richard Wagner (au passage, notre opéra préféré…) aura tenu toutes ses promesses – et c'est un véritable électrochoc musical qui a saisi un public venu des quatre coins de la France (et de bien au-delà…) pour l'événement, conquis par l'ouvrage que Wagner décrivait lui-même comme une œuvre capable de rendre fou quiconque osait l'aborder.**

Tout, ou presque, tenait à la direction magistrale du chef néerlandais **Jaap van Zweden**, dont la lecture de la partition fut tout simplement souveraine. Installant d'emblée une tension chromatique irrépressible, il a sculpté le célèbre *Prélude* avec une grande *maestria,* faisant de l'orchestre le véritable personnage du drame. Loin d'une interprétation alanguie, Van Zweden a choisi des *tempi* énergiques et nerveux, qui ont maintenu une ligne dramatique d'une grande cohérence sur les quatre heures de l'œuvre. Les cordes, d'une présence compacte et d'un lyrisme brûlant, ont dessiné des vagues sonores d'une beauté envoûtante, tandis que les cuivres, dans des moments d'une puissance quasi tellurique, n'ont jamais sombré dans la simple démonstration de force. L'engagement physique du chef, vibrant et communicatif, a insufflé à l'ensemble une énergie collective qui a permis à cette fresque symphonique de respirer sans jamais s'alourdir, trouvant un équilibre parfait entre les élans passionnés du second acte et la désolation transcendée du troisième.



Face à cette débauche orchestrale, une équipe vocale hors pair a su se hisser à la hauteur de l'enjeu . Dans le rôle-titre, le ténor australien **Stuart Skelton** a confirmé son statut de l'un des plus grands Tristan de sa génération. Si sa silhouette imposante s'allège à mesure que son chant s'affirme, sa voix, vaillante, corsée et d'une endurance exemplaire, a porté toute la détresse et l'extase du héros wagnérien. Face à lui, **Anja Kampe** était une Isolde impériale, tout en puissance et en autorité vocale. Sa voix, capable de dominer l'immense orchestre dans les échanges les plus enflammés du premier acte, a trouvé dans la célèbre *Liebestod* une intensité dramatique et une fragilité bouleversante, offrant l'image d'une héroïne véritablement consumée par l'amour et la mort.

Le reste de la distribution était à l'avenant. Le roi Marke de la basse coréenne **Kwangchul Youn**, au *vibrato* marqué et à la noblesse naturelle, a conféré à son long monologue une dimension d'une humanité poignante. La mezzo allemande **Tanja Ariane Baumgartner** était une Brangäne somptueuse, à la voix riche et au timbre profond, parfait complément de

l’incandescence d’Anja Kampe. Le **Chœur d’Hommes de Radio France**, dans ses brèves mais cruciales interventions, a apporté une couleur sombre et une homogénéité impeccables. Les rôles secondaires furent également tenus avec une maîtrise confondante, en particulier l’excellent **Bergsvein Toverud** en Pâtre et Jeune Marin, et le Melot plus que prometteur du jeune ténor **Alexandre Marev**. Seul le Kurwenal de **Iain Paterson**, chanteur pourtant rompu à ce répertoire, a connu une soirée plus difficile. Visiblement gêné dès le troisième acte, sa voix, d’ordinaire si robuste, s’est engorgée, et de nombreux graillons ont altéré la clarté de sa prestation, une petite ombre au tableau dans un contexte par ailleurs flamboyant…

Malgré cette unique réserve, la soirée restera comme une page mémorable du festival, une célébration de l’opéra comme art du souffle collectif, où la musique a su, le temps d’une représentation unique, accomplir son œuvre d’envoûtement absolu. Ce *Tristan* montpelliérain était bien un événement à inscrire en lettres d’or dans l’histoire du **Nouveau Festival de Radio France Occitanie Montpellier** !



**CRITIQUE, festival. Nouveau Festival RADIO-FRANCE OCCITANIE MONTPELLIER (Opéra Berlioz), le 11 juillet 2026. WAGNER : Tristan und Isolde. S. Skelton, A. Kampe, K. Youn, T. A. Baumgartner… Choeur et Orchestre Philharmonique de Radio-France, Jaap van Zweden (direction). Crédit photographique © Alyssa Leroy**

# CRITIQUE, opéra en concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 2 mars 2025. WAGNER : Tristan und Isolde. Andreas Schager, Anja Kampe, Georg Zeppenfeld, Ekaterina Gubanova… Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Philippe Jordan (direction)

**Soudain, au sommet d'un grand *crescendo*, on vit**

**surgir du fond de l'orchestre le ténor Andreas Schager chantant à pleine voix le nom d'Isolde : « *Isolde ! Mon aimée !* » Toute la salle vibra, retint son souffle. On avait rarement assisté à une aussi monumentale entrée de Tristan. Dévalant les marches de l'estrade, le chanteur rejoignit sur le devant de la scène Anja Kampe, l'interprète d'Isolde. Tous deux entamèrent alors leur mémorable duo d'amour.**

On était en l'**Auditorium Rainier III de Monaco**, lors d'un concert organisé par l'Opéra de Monte-Carlo, donné par l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, placé sous la direction du chef suisse **Philippe Jordan**. Le programme comportait le deuxième acte de *Tristan und Isolde*. Mémorable concert ! Ce soir-là, on eut l'impression que les deux personnages de l'opéra n'étaient pas seuls à avoir bu le philtre et que le public aussi avait eu sa part de breuvage enchanté, tant il fut sous le charme…

Le concert avait commencé par une interprétation admirable de l'*Adagio* de la ***Dixième Symphonie*** de **Gustav Mahler.** Puis ce fut donc le deuxième acte de *Tristan*. L'essentiel de cet acte est constitué par le duo entre Tristan et Isolde lequel, durant trois quarts d'heure, est certainement le plus long duo d'amour de l'histoire de la musique. Les deux interprètes rivalisèrent de puissance vocale, se donnant à fond dans le romantisme exacerbé d'une musique qui est presque surhumaine. Ils ne restèrent pas tout le long dans le registre tonitruant. Quand arriva le superbe passage « *Descends sur nous, nuit d'amour* » et que leurs deux voix s'unirent sur les notes du fameux « *accord de Tristan* », ils chantèrent avec une douceur qui aurait pu être celle d'un *Lied* de Schubert. Comme cela fut beau ! L'ensemble de la distribution fut admirable. Splendide roi Marke de **Georg Zeppenfeld** ! On aimerait un Roi Marke comme

celui-ci à tous les festivals de Bayreuth ! Magnifique Brangäne d'**Ekaterina Gubanova** ! Cette mezzo associait l'intensité du chant wagnérien à une sorte de souplesse verdienne. Très bons les Melot et Kruwenal de **Neal Cooper** et **Przemyslav Baranek** ! Tous chantaient par coeur, à l'exception d'**Anja Kampe** qui était dressée devant son pupitre.

L'orchestre monégasque déployait des sonorités superbes, remuant les eaux profondes de la musique de **Richard Wagner,** mais sachant aussi en traduire la transparence et les scintillements. A spn pupitre, **Philippe Jordan** était aussi efficace dans l'emphase que dans le détail. L'un et l'autre sont importants chez Wagner. Il semblait pris par une magie qu'il avait lui-même créée. Cela rappelait l'histoire de cette admiratrice qui avait dit un jour à un grand chef : « *Maître, comme vous avez bien dirigé Tristan !* » Le chef lui répondit : « *Non, madame, c'est Tristan qui m'a conduit !* ». L'histoire pourrait être reprise ici…

---

**CRITIQUE, opéra en concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 2 mars 2025. WAGNER : Tristan und Isolde**. Andreas Schager, Anja Kampe, Georg Zeppenfeld, Ekaterina Gubanova… Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Philippe Jordan (direction). Crédit photo © Marco Borelli

# CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 15 au 27 septembre). WAGNER : Tristan und Isolde. G. H. Jones, E. Strid, K. Stanek, T. Nazmi… M. Thalheimer / M. Albrecht.

Après avoir nous avoir enthousiasmés, ici-même au **Grand-Théâtre de Genève** dans *Parsifal* (du même **Richard Wagner**) l'an passé, **Michael Thalheimer** peine cette fois à convaincre dans ***Tristan und Isolde***, dont il livre une proposition scénique à la fois lapidaire et simpliste. Comme scénographie unique (signée par **Henrik Ahr**), 260 spots lumineux qui viennent éclairer (ou pas) le plateau, avec forcément un aspect aveuglant pour le public du parterre, parfois jusqu'au désagréable. On respire quand le mur de projecteurs s'incline pour se redresser et éclairer par "au-dessus" la scène, et l'on s'interroge sur la légitimité du procédé quand on sait que Tristan est un "*opéra de la nuit et de la mort*", surtout dans l'image finale où au lieu du néant, la scène devient aveuglante. La direction d'acteurs montrant d'abord Isolde tirer avec peine et au bout d'une corde le bateau sur lequel elle est censée naviguer, avant que plus loin, au début du III, Tristan ne reprenne à son compte le fardeau. Au II, on les voit se tailler les veines et unir leur sang, tandis que la scène finale nous montre, pendant le fameux "*Liebestod*", Isolde s'auto-égorger à grand renfort d'hémoglobine. Bref, on est loin aussi de toute la métaphysique et portée symbolique qu'appelle l'ouvrage du maître de Bayreuth…



Les chanteurs et la musique, par bonheur, nous tirent d'une certaine léthargie dans laquelle la mise en scène avait tendance à nous plonger, grâce notamment à l'Isolde fière et vaillante d'**Elisabet Strid.** D'une parfaite adéquation vocale avec le personnage, la soprano suédoise épouse chaque note, chaque intonation, avec une beauté sonore et une facilité déconcertantes. Ses aigus sont radieux, sa musicalité sans faille, et elle arrive au fameux *Liebestod* sans trace de fatigue. Las, le tristan de **Gwyn Hughes Jones** (avec un physique et un âge antinomiques avec ceux de sa jeune et sculpturale consoeur) n'a rien du *heldentenor* exigé par la rôle de Tristan, obligé de forcer sa voix dont la couleur est par ailleurs bien trop claire pour convaincre. Il parvient à bout de son terrible monologue du III après bien des efforts et ports de voix intempestifs. En Brangäne, la mezzo allemande **Kristina Stanek** crée la surprise, car de son "petit format" sort une voix puissante et rayonnante, tandis que le "grand format" de la basse belgo-marocaine **Tareq Nazmi** assure au Roi

Marke l'autorité et la profondeur qu'exige son personnage. Le Kurwenal du baryton norvégien **Audun Inversen** marque les esprits, avec son timbre éclatant qui emplit sans peine le vaste vaisseau genevois. Enfin, le ténor croate **Emanuel Tomljenovic** (Le Marin, Le Berger) offre une voix claire et une belle musicalité, tandis que le français **Julien Henric** est tout simplement un luxe en Melot, l'acteur se montrant particulièrement convaincant dans sa véhémence.

En fosse, le chef allemand **Marc Albrecht** adopte des adopte des *tempi* plutôt lents – chaque acte durant ainsi environ 1h15 -, ce qui profite incontestablement à la beauté du son. L'**Orchestre de la Suisse Romande** donne, en effet, le meilleur de lui-même, de bout en bout admirable de cohésion et de clarté, avec des sonorités magnifiques. Tour à tour dramatique et nuancé, avec un rare souci du détail instrumental, Albrecht ménage un rapport parfait entre les voix et un orchestre somptueux mais jamais envahissant.

---

**CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 15 au 27 septembre). WAGNER : Tristan und Isolde**. G. H. Jones, E. Strid, K. Stanek, T. Nazmi… M. Thalheimer / M. Albrecht. Photos (c) Carole Parodi.

**VIDEO** : Trailer de « Tristan und Isolde » de Richard Wagner selon Michael Thaheimer au Grand-Théâtre de Genève

---

# CRITIQUE, festival. BAYREUTH, festspielhaus, le 3 août 2024. WAGNER : Tristan und Isolde. A. Schager, C. Nylund, C. Mayer, G. Groissböck… T. Arnalsson / S. Bychkov.

**C’était pourtant la nouvelle production-phare que ce *Tristan und Isolde* au Festival de Bayreuth, mais la platitude de la nouvelle mise en scène de l’islandais Thorleifur Örn Arnarsson l’a laissée dans les bas-fonds.**

**Pour l’acte I, il a placé l’action dans la cale d’un navire, celui de Tristan en route pour la Cornouaille, s’y concentre toute une collection d’artefacts d’abord accumulés dans la chaufferie du bâteau, puis empilés pour former un monticule à l’acte final. Mémoire, représentations, autoréflexion, est-ce le trousseau d’Isolde ? Tout ici est très symbolique, comme quand, à la fin, Tristan plonge son poing à travers un miroir… L’opéra s’ouvre avec une Isolde emmaillotée dans**

**une vaste robe de mariée, qu'elle a préalablement griffonnée un peu partout pour exprimer sa colère et son désir de vengeance. À la fin, Tristan est également couvert de graffitis. La conception pittoresque du décorateur Vytautas Narbutas laisse également entrevoir des cordes de navire suspendues depuis les cintres ; entre lesquelles Tristan erre sans but, tandis qu'Isolde continue à se vautrer dans son chagrin en prenant à partie Brangäne.**



En Tristan, la performance d'**Andreas Schager** est en demi-teinte, surtout dans l'acte deux. Sa voix de *Heldentenor* était assez puissante et projetée pour plaire au public de Bayreuth, mais il y avait des moments où il semblait avoir du mal à

atteindre la ligne d'arrivée. Aucun problème, en revanche, avec l'Isolde de **Camilla Nylund**, car elle vit le rôle intensément. C'est une grande voix pour l'auditorium mais on peut lui reprocher de  manquer de séduction, même si le toujours très attendu "*Liebestod*" s'est envolé dans une somptueuse catharsis émotionnelle. Le rôle de Brangäne a donné à la chaleureuse mezzo-soprano **Christa Mayer** l'occasion de briller et les sons hypnotisants proférés hors scène étaient juste exquis. Moins agréable était le baryton plutôt strident d'**Olafur Sigurdarson** dans le rôle de Kurwenal, tandis que le public de Bayreuth a chaudement applaudi le Roi Marke de **Günther Groissböck**, délivré tout en douceur.

Mais revenons au drame. Nos deux « amants » échoués nous donnent un avant-goût de ce qui les attend en regardant dans un trou béant au beau milieu de la scène plongée dans la pénombre. A l'acte deux, il est évident que nous sommes maintenant en dessous de ce grand trou lequel regorge d'artefacts qui vont du passé gréco-romain à une radio moderne, une photo d'une femme (Isolde ?), et sa fameuse robe de mariée.

Pendant ce temps, la direction élégante et magistrale de **Semyon Bychkov** subjugue l'oreille. La qualité pénétrante de la musique n'est jamais égalée sur scène, dans ce pacte suicidaire et lugubre qui suinte la passion et l'extase de ce qui est bien sûr une histoire d'amour étrange, mais une histoire d'amour tout de même. Tristan et Isolde plongent dans l'extase et meurent tous les deux à la fin. Pourtant, il manquait visiblement les composants chimiques de ces potions mystérieuses. Y a-t-il eu des potions d'amour et du poison pris ? Qui sait ? Certains sont offerts puis emportés, d'autres avalés. Pourtant, à la fin, le couple fait naufrage, du moins leur navire qui finit naufragé. Isolde rampe à travers la scène vers Tristan alors qu'elle aussi tombe dans l'oubli, ou est-ce tout simplement de l'amour transcendantal ?

---

**CRITIQUE, festival. BAYREUTH, festspielhaus, le 4 août 2024. WAGNER : Tristan und Isolde**. A. Schager, C. Nylund, C. Mayer, G. Groissböck… T. Arnalsson / S. Bychkov. Photos (c) Enrico Nawrath.

**VIDEO** : 3ème partie de « *Tristan und Isolde* » au Festival de Bayreuth 2024

---

# CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts, le 18 juin 2024. WAGNER : Tristan und Isolde. D. Johansson, C. Filipcic, S. Cooke, N. Elsberg… Philippe Grandrieux / Ben Glassberg.

**Poursuivant son travail innovant et radical depuis qu'il est à la tête de l'Opéra de Rouen Haute-Normandie, Loïc Lachenal a proposé (en collaboration avec l'Opéra Ballet des Flandres, et**

**son homologue Jan Vandenhouwe) au cinéaste français Philippe Grandrieux de mettre en images, pour sa première mise en scène d'opéra, le sublime titre lyrique qu'est *Tristan und Isolde* de Richard Wagner (notre opéra préféré !). Le réalisateur de « *Sombre* » et « *Malgré la nuit* » en propose une vision fascinante et hypnotique, qui repose sur l'emploi intensif d'images vidéo, à l'instar du travail de Bill Viola / Peter Sellars dans la désormais mythique production de l'Opéra de Paris, donnée pour la première fois en 2005. Il reprend l'idée d'une expérience immersive pour les spectateurs, d'autant plus totale ici qu'il a souhaité supprimer le sur-titrage afin que rien ne vienne capter leur attention, hors de ces mêmes images vidéo, projetées sur une tulle séparant la salle de la scène, alors que les chanteurs n'apparaissent que de manière fantomatique derrière, le plateau étant plongé dans une quasi totale pénombre, sans le moindre élément de scénographie visible.**



Chaque acte portait un sous-titre à Anvers (ville, qui a eu la primeur…) : la « Rage » pour le I, la « Luxure » pour le II, et la « Tristesse » pour le III, mais à Rouen ils ont été supprimés… Une actrice (contre trois différentes à Anvers…) incarne à l'écran ces trois états d'âme d'Isolde, et expose son visage et surtout son anatomie, jusque dans ses aspects les plus intimes, scrutés et fouillés pendant de longs mois par les caméras de Grandrieux. Des images qui se superposent parfois, souvent convulsives et syncopées, mais d'une troublante beauté visuelle. À ces images de corps de femme nue se rajoutent des visuels plus végétaux ou marins, pendant les deuxième et troisième actes, d'une fascinante beauté également, les éléments naturels faisant écho aux soubresauts des corps. Coup d'essai, coup de maître pour un spectacle que nous qualifierons de magistral, mais qui n'a pas été visiblement vécu de la même manière par un public rouennais de plus en plus clairsemé après chaque entracte…

Étoile montante des sopranos dramatiques wagnériennes, la soprano argentine **Carla Filipcic** s'inscrit d'emblée dans la grande tradition des chanteuses qui ont marqué le rôle durant les dernières décennies. Ses atouts sont considérables : richesse du timbre, flexibilité de la ligne, endurance à toute épreuve, sans oublier une puissance vocale impressionnante. Bref, elle passe la rampe avec une aisance sidérante : après les orgies sonores de ses éclats au I et les longs mélismes sensuels du duo du II, elle parvient dans un état de fraîcheur inhabituel à la "Mort d'Isolde", qu'elle caresse d'une voix souple, se fondant finalement dans l'orchestre pour y sombrer dans une pure extase. Grandiose ! Face à elle, le ténor suédois **Daniel Johansson** ne démérite absolument pas. Tout au long de la fameuse scène d'agonie, sa vaillance est de celle qu'on n'expérimente pas souvent au théâtre. Les registres magnifiquement soudés lui permettent de parcourir toute la gamme des émotions, sans esquiver aucune des difficultés de ce

rôle meurtrier, et sans le moindre signe de surmenage… Un grand *bravo* à lui aussi ! De son côté, la superbe basse danoise **Nicolai Elsberg** campe un Roi Marke exceptionnel, encore plus humain et émouvant qu'à l'ordinaire. La mezzo étasunienne **Sascha Cooke** est une superlative Brangäne, avec ce qu'il faut de velours dans le timbre et de souffle, pour rendre pleinement justice à son personnage… Enfin, son compatriote **Cody Quattlebaum** est sur tous les plans un Kurwenal sensationnel, tandis que les seconds rôles n'appellent aucun reproche.



Dernier triomphateur de la soirée, le chef britannique **Ben Glassberg**, directeur musical de la maison normande, qui donne le meilleur de lui-même à la tête d'une phalange de bout en bout admirable de cohésion et de clarté, avec des sonorités magnifiques. Tour à tour dramatique et nuancé, avec un rare souci du détail instrumental, Glassberg ménage un rapport parfait entre les voix et un orchestre somptueux mais jamais envahissant.

Une soirée que l'on n'est pas près d'oublier… et auquel le (petit) tiers de spectateurs ayant "tenu" jusqu'au bout des 5 heures de ce magistral spectacle a fait un triomphe debout !

**CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts, le 18 juin 2024.WAGNER : Tristan und Isolde.** D. Johansson, C. Filipcic, S. Cooke, N. Elsberg… Philippe Grandrieux / Ben Glassberg.

**VIDEO** : Teaser de « Tristan und Isolde » selon Philippe Grandrieux

---

# CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE LILLE, le 28 mars 2024. WAGNER : Tristan und Isolde. Daniel Brenna, Anne-Marie Kremer… Orchestre national de Lille / Cornelius Meister / Tiago Rodrigues.

## Oublions d'emblée la mise en scène qui ne s'encombre pas des nuances du livret de Wagner. Pas de traduction de chaque mot, ni de chaque phrase,… Ici la poésie du

**texte originel mporte peu. Non le public comme pris au piège n’a pas accès aux mots du compositeur [qu’il ne se plaigne pas ; il a déjà toute la musique, et qu’elle musique ! Il est vrai servie de remarquable façon comme on le lira plus loin].**

## Place aux pancartes réductrices, exit les mots de livret de Wagner…



En guise de livret accessible, 2 « guides » sur scène, présents dès le lever du rideau et dans un prologue rien que théâtral qui est fort long ; ils sont là pour nous « expliquer » l'opéra non par la parole mais par le truchement de pancartes écrites préimprimées dont chaque « phrase » ainsi assénée, schématise et résume en( très) gros, chaque situation et réduit chaque personnage à une fonction. Ici Isolde s'appelle « la femme triste » ; Tristan, « l'homme triste » et le roi Mark, « l'homme puissant ». Voilà une explicitation qui s'ingénie à rendre plus compréhensible l'action.

Quant à ce chant en allemand, langue étrangère énigmatique, non élucidée, et comme mise à distance, il est étiqueté « chronophage », un rien abscon et mérite ainsi d'être remâché, décrypté. Ainsi quand au II, Tristan et Isolde expriment la nuit amoureuse extatique, ce nocturne d'une ivresse onirique absolue, les pancartes sont claires et directes : beaucoup de mots, qui prennent du temps, beaucoup de temps, pour un seul mot : l'amour. De quoi expédier la prose du compositeur et l'étiquetter tel un bavardage inutile….

Chacun appréciera. Voilà un parti qui est clair : ce qu'exprime la musique est autrement plus puissant que le discours des mots de Wagner. Ceux ci peuvent être résumés à des idées simples, raccourcies, fondées sur un livret ainsi réinterprété et tronqué. Écarter la prose de Wagner de cette façon peut être choquant. On se dit que l'on avait tout vu à l'opéra…. Chaque production produit ses surprises, bonnes ou mauvaises. De fait l'auditeur au moment où il écoute chant et orchestre est empêché de comprendre les enjeux de chaque phrase ; et ce qu'a conçu Wagner le poète, lui est inaccessible. Une atteinte dommageable au principe d'œuvre totale que souhaitait le compositeur. Bref….

Pourtant la scénographie ne manque pas d'esthétique, conçu comme une immense bibliothèque, ses rayonnages d'archives

formant une arène qui ne manque d'une certaine noblesse. Elle est même opportunément végétalisée pour le nocturne de l'acte II… Mais encore et toujours ces pancartes systématiques que nous infligent le metteur en scène… À chaque scène, imposant des résumés et des idées réductrices plutôt que de nous laisser libre de nous faire notre propre opinion en lisant le texte originel de Wagner…. Le procédé devient insupportable. Il gêne même l'écoute et la compréhension de l'action. Un comble.

On était surtout venu pour l'orchestre et ce que produit la fosse exauce en effet toutes nos attentes. Mais quid des chanteurs ? Hélas le couple majeur déçoit ; ni le Tristan de **Daniel Brenna** (voix âpre et sans legato, aux aigus difficiles…) ni l'Isolde de **Annemarie Kremer** qui manque de clarté et de naturel dans l'émission, ne réussissent véritablement à incarner la transformation psychique et amoureuse des deux êtres ainsi frappés, saisis, foudroyés par la puissance amoureuse telle que Wagner l'a conçue dans le flux irrésistible et inextinguible de l'acte II. On reste constamment sur sa fin. Néanmoins deux voix se détachent par leur précision, leur puissance et un chant plus homogène comme nuancé : la Brangaine de **Marie-Adeline Henry** et le magnifique roi Marke de **David Steffens**.

## Spendide texture en fosse
## Le National de Lille au sommet




Le miracle ce soir vient de la fosse, somptueuse, gorgée d'éclatante énergie et d'un relief saisissant que magnifie encore l'excellente acoustique de la salle de l'Opéra de Lille. Chaque timbre, chaque accent s'entend et sous la direction du très efficace maestro allemand **Cornelius Meister**, familier de Wagner (comme de Bayreuth), le somptueux tapis orchestral déploie son éloquence singulière : lumineuse, exaltée, et jamais écoutée aussi dansante dans le I qui il est vrai, est le plus dramatique (avec le chœur des matelots, vifs, mordants, bien impliqués et chant leur partie depuis la salle). Les couleurs et les passages harmoniques si puissamment introspectifs dans le nocturne du II, diffusent leur texture profuse comme un envoûtement irrépressible. Séquence d'extase et d'ivresse sensuelle d'une ineffable attraction bientôt coupée net par l'arrivée du roi Marke [« l'homme puissant »] dont la confession enchaînée-expression brute du sentiment de trahison qui le submerge alors, est

magistralement porté par le solo de la clarinette basse, instrument clé de Wagner qu'il utilisera avec la même justesse sidérante dans le Ring, entre autres dans la Walkyrie, quand Sigmund et Sieglinde dévoilent leur psyché profonde, leurs sentiments les plus refoulés qui les aimantent eux aussi contre toute attente.

La force de l'Orchestre comme un grand organe sensitif se déploie sans limite, submergeant la scène. Elle convoque cet espace musical indescriptible, vertige et gouffre à la fois qui emporte les auditeurs jusqu'à la transe. Dommage que les deux voix ne se hissent pas jusqu'à cette fusion d'ordre mystique qu'atteint l'Orchestre du début de l'acte II, à l'évocation de la chasse, quand les deux amants se retrouvent [semant l'inquiétude de Brangaine]… L'acte II grande transe nocturne orchestrale se déploie littéralement, emblème depuis lors de l'envoûtement dont est capable la musique wagnérienne.

Tout cet acte II est un pur régal sonore. Il démontre combien l'Orchestre national de Lille a gagné en souplesse, cohésion, relief et personnalité instrumentale. Voilà qui augure du meilleur pour **la suite et la fin du cycle Sibelius** que les heureux lillois pourront écouter au Nouveau siècle sous la baguette électrisante du directeur musical, **Alexandre Bloch**, du 11 au 19 avril prochains. Nouveau cycle symphonique incontournable. LIRE ici notre annonce du **cycle SIBELIUS au Nouveau Siècle de Lille** par **l'Orchestre National de Lille** (au programme : Valse triste, Concerto pour violon, Symphonie n°7) :
https://www.classiquenews.com/orchestre-national-de-lille-cycle-sibelius-suite-et-fin-les-11-12-17-18-et-19-avril-2024-valse-triste-concerto-pour-violon-symphonie-n7-alena-baeva-violon-alexandre-bloch/




**Toutes les photos © Ugo Ponte / Orchestre National de Lille**

---

**TRISTAN UND ISOLDE, opéra en trois actes**
**de RICHARD WAGNER (1813-1883)**
**Livret de Richard Wagner – d'après le roman Tristan de Gottfried von Strassburg (V. 1230) – Créé en 1865 a Munich**

**Cornelius Meister, direction musicale**
**Tiago Rodrigues, mise en scène**

**Daniel Brenna, Tristan**
**Annemarie, Kremer Isolde**
**Marie-Adeline Henry, Brangaine**

**Alexandre Duhamel, Kurwenal**
**David Steffens, Roi Marke**
**David Ireland, Melot**
**Kaëlig Boché, Un Berger, un Marin**
**Sofia Dias, Vitor Roriz, Danseurs-chorégraphes**

**Chœur de l'Opéra de Lille**
**Orchestre National de Lille**

**Nouvelle production de l'Opéra national de Lorraine.**
**Coproduction Opéra de Lille, Théâtre de Caen.**

**LIRE aussi notre présentation annonce de TRISTAN UND ISOLDE de WAGNER par L'Orchestre National de Lille, Cornelius Meister / Tiago Rodrigues : https://www.classiquenews.com/orchestre-national-de-lille-wagner-tristan-und-isolde-13-28-mars-2024-daniel-brenna-annemarie-kremer-cornelius-meister-direction-tiago-rodrigues/**

---

# CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 3 août 2023. WAGNER : Tristan und Isolde. C Foster, Eiche, Sigurdarson, Zeppenfeld… Markus Poschner / Roland Schwab

Autant dire que la gloire posthume de Bayreuth n'est pas hélas une légende… gloire perdue pour combien de temps ? Pourtant après tant de déceptions répétées, de mises en scènes confuses d'édition en édition, voici un Tristan inespéré qui sauve la

mise, d'autant plus cette année de déroutes manifestes dans le choix des mises en scènes plus confuses que les précédentes (cf le Ring actuel désastreux de Valentin Schwarz)

Le prestige du festival wagnérien sur la colline verte à sérieusement décliné sur le plan et scénographique et sur le plan musicale [vocal comme orchestral, ce qui est plus inquiétant] et c'est à présent loin du lieu historique pourtant légitime qu'il faut aller chercher et trouver les propositions les plus intéressantes s'agissant du théâtre wagnérien. Voyez ainsi le cycle dirigé par Kent Nagano œuvrant pour un Wagner enfin dépoussiéré historiquement informé, réalisé depuis mars 2023, repris cet été pour un tournez événement qui malheureusement ne passera pas en France étonnant me lacune si l'on dénombre les multiples associations Wagner et les partisans dans l'Hexagone. De même il reste étonnant que ce cule Wagner régénère ne passe pas par l'opéra de Leipzig, la ville natale du grand Richard.

## Tristan étoilé, onirique de Roland Schwab
## Rare réussite à Bayreuth 2023

Voici donc l'une des dernières propositions à Bayreuth ce Tristan sans fatras scénographique détourné ni relecture décalée parasitée par une surenchère d'effets vidéos. Rien de tel dans ce Tristan dont le mérite est dans l'absence de relecture théâtreuse et absconde justement.

Le metteur en scène **Roland Schwab**, déjà vu l'année dernière, confirme d'évidentes qualités ; il ajoute seulement au livret de Wagner un couple dont on suit l'avancée en âge, de jeunes enfants attendris le temps du prélude, devenus vieillards tout aussi aimants à la fin…. Une célébration des amours long terme

sans histoires, un peu lisse… Exit toute idée d'urgence passionnelle, de tourments du désir fusionnel, de trahison, d'hypnose magnétique enchaînant 2 êtres… mais le vertige se produit dans cette fusion bien calibrée de la vidéo et de la direction d'acteurs, sobre, équilibrée, qui exprime l'opéra de Wagner pour ce qu'il est : moins action et intrigue … que réflexion et interrogation sur le mystère amoureux.

Partisan et même pèlerin de l'infini de l'amour, Schwab dépouille action et décor, sculpte les corps dans un clair obscur savant, plutôt esthétique où les amants maudits s'enlisent sur les planches et n'aspirent qu'à rejoindre le monde supérieur, aussi convoité qu'inatteignable. Les vertiges du désir, cette force irrépressibles qui les porte et les dépasse totalement, structure l'écoulement de l'action.

La vidéo ajoute l'évocation d'un bateau, d'un jardin, de ruines en grands tableaux oniriques plutôt réussis… Le dispositif opère comme une sublimation des deux héros entièrement voués à l'amour jusqu'à leur évaporation céleste [au III Tristan blessé, envoûté s'abandonne sur un lit d'étoiles…]. Ainsi se réalise ces vertiges terrestres hors réalité, ces élans permanents, éreintants pour extraire ces corps du monde réel ; vers l'au-delà du désir. L'amour s'il ne peut se résoudre que dans la mort (selon Wagner) est aussi, avant tout ultime accomplissement, puissance de transcendance : voilà ce que dit la musique et que s'attache à révéler et représenter la production de Roland Schwab.

Avouons qu'ici les effets et truchements visuels sont justement dosés afin qu'ils ne polluent pas l'activité ni le sens de la musique.
Ce Tristan sait cultiver la gradation des effets scéniques et atteint une réussite aussi convaincante que la version d'Olivier Py [vue, si appréciée il y a quelques années à Angers Nantes Opéra – en 2009-, du temps de sa splendeur artistique conçue avec quelle intuition par Jean-Paul Davois].

À Bayreuth, Schwab prolongerait même de Py cette progression esthétique envoûtante qu'avait permis la machinerie du Français, si éblouissante par ses traversées symboliques, d'une conscience à l'autre, d'un vertige à l'autre, d'une extase à l'autre. Chez Schwab, le lac central sur le plateau terrestre, reflétant à l'envi les effets des ciels constamment changeants au dessus, inscrit l'action dans le cycle onirique d'un temps infini, naturel, au delà de toute humanité ; le destin des amants finit par se fondre totalement à la présence allégoriques des éléments. En Tristan et Isolde, Schwab voit deux corps de désir, matière inflammable, consciences révélées aux métamorphoses infinies.

.

Sous la direction attentive et détaillée du chef **Markus Poschner**, la distribution déploie ses indiscutables arguments. Du Melot somptueux d'**Olafur Sigurdarson** (qui chante aussi ici même Albérich dans le Ring), au jeune pâtre de **Jorge Rodriguez-Norton…**

Tout autant indiscutables, saluons les familiers [à Bayreuth] et très aguerris, donc convaincants **Georg Zeppenfeld** et **Christa Mayer** aussi solides et nuancés l'un que l'autre : Marke et Brangäne. Même admiration pour **Markus Eiche**, luxueux Kurwenal, aussi diseur que dramatique.

Flamboyante et ardente, habitée et somptueuse, **Catherine Forster** enchaîne ainsi les succès alliant durabilité et expressivité ; après sa BRÜNNHILDE ici même, son ISOLDE est tout aussi travaillée, incarnée (identique à sa prise de rôle en 2022) avec une épaisseur admirable que son partenaire aussi exposé, **Clay Hilley**, en Tristan, ne parvient cependant pas à égaler…. Dommage. Lui est le seul maillon faible d'un Tristan plus que convaincant : poétique ; inscrit dans les étoiles.

Mais déjà un nouveau Tristan est annoncé en 2024. Ainsi se succèdent et s'oublient les productions lyriques fussent-elles

pour certaines plus méritantes que les autres. Et la fonctionnement écologique dans tout cela ? Souhaitons revoir cette production en France pour le plus grand plaisir des wagnériens comme de tous les amateurs opéras (au moins les décors seront « rentablisés » / à Bayreuth, la présente production n'aura été jouée que 4 fois en 2022 puis 2023 – dernière le 13 août 2023).

_____

**CRITIQUE, opéra. BAYREUTH 2023. Festspielhaus, le 3 août 2023. Richard WAGNER : Tristan und ISOLDE** [1865], opéra en 3 ACTES, MUSIQUE et LIVRET du livret du compositeur. Mise en scène : **Roland Schwab**. Vidéo : Luis August Krawen. Photos © Enrico Nawrath

Avec :
Clay Hilley, ténor (Tristan) ;
**Catherine Foster**, soprano (Isolde) ;
**Georg Zeppenfeld**, basse (le Roi Marke) ;
**Markus Eiche**, baryton (Kurwenal) ;
**Christa Mayer**, mezzo-soprano (Brangäne) ;
**Ølafur Sigurdarson**, basse (Melot) ;
Jorge Rodríguez-Norton, ténor (un Berger);
Raimund Nolte, baryton-basse (un Timonier) ;
Siyabonga Maqungo, ténor (un jeune Matelot)

Chœur du Festival de Bayreuth
(Chef de chœur : Eberhard Friedrich)
**Orchestre du Festival de Bayreuth**
**Markus POSCHNER**, direction

# LIVRE événement, annonce. CHARLES LAMOUREUX par Yannick Simon : « Chef d’orchestre et directeur musical au XIXe siècle » / Actes Sud / Palazzetto Bru Zane

**LIVRE événement, annonce. CHARLES LAMOUREUX par Yannick Simon : « Chef d’orchestre et directeur musical au XIXe siècle** » / Actes Sud / Palazzetto Bru Zane, 2020. Dans le dernier tiers du XIXè « romantique », le chef d’orchestre Charles Lamoureux (1834-1899), hyperactif et militant marque la vie musicale parisienne : fondateur d’un Quatuor, d’une société de musique chorale participant à l’exhumation des grandes pages du passé (Société française de l’Harmonie sacrée fondée en 1873, une chorale d’amateurs avec laquelle il joue les grands oratorios de Haendel et les Passions de JS Bach…), le maestro légendaire fonde en 1881, la Société des nouveaux concerts, c’est à dire les fameux « Concerts Lamoureux ». Jusqu’en 1899, Lamoureux dirige un collectif de musiciens au service de ses goûts orchestraux, en particulier les opéras de Wagner (quand les institutions de concerts concurrentes : Pas de loup ou Colonne… jouent plutôt Berlioz).

# Quand Lamoureux diffusait Wagner à Paris…



Né à Bordeaux, il étudie au Conservatoire de Paris, et y obtient un 1er prix de violon (en 1854). Il doit son solide métier instrumental puis de direction d'orchestre grâce à ses fonctions successives : violoniste dans l'orchestre de l'Opéra (1853), puis au sein de la Société des concerts du Conservatoire (1863), où il devient chef d'orchestre adjoint en 1872. Le geste visionnaire de Charles Lamoureux, comme directeur de sa propre société de concerts, sait outrepasser le contexte géopolitique en France depuis 1870, où parce que l'Allemagne menace et défie les Gaulois, toutes les musiques d'Outre-Rhin sont suspectes, en premier lieu Wagner. Directeur musical, chef d'orchestre, entrepreneur, administrateur, programmateur, on doit à Charles Lamoureux la diffusion la plus large et constante des pages wagnériennes à Paris, comme Habeneck au sein de la Société des concerts du Conservatoire avait dans la première moitié du siècle, fait connaître les symphonies de Beethoven.

Lamoureux ne désarme pas contre les défenseurs de la musique

franco-française : il dirige **Lohengrin (le 3 mai 1887**, à l'Éden-Théâtre, avec d'Indy qui prépare les chœurs), puis **en 1891** à l'Opéra, mais aussi **Tristan und Isolde**, au **Nouveau Théâtre en 1899** (l'année de sa mort, à 65 ans) ; tout en jouant les compositeurs hexagonaux. La musique nouvelle est sa spécialité. En dehors des antagonismes partisans dont aime à se délecter le petit milieu musical parisien, Lamoureux voit grand et large, allemand ET français ; en une période où les patriotismes sont exacerbés de part et d'autre des frontières, où il est de bon ton de montrer dans quel camp l'on est. Lamoureux permet finalement à Wagner l'occasion de prendre sa revanche après l'échec cuisant de son Tannhäuser, objet d'une cabale après ses 3 représentations parisiennes de 1861. Le wagnérisme devient total, 20 ans plus tard, grâce à Lamoureux, partisan infatigable (dans le sillon de Baudelaire). L'auteur analyse les jalons d'une activité musicale unique à Paris, celle du chef et producteur Charles Lamoureux. Il montre en particulier la volonté et l'ambition d'un musicien, entrepreneur courageux pour lesquels le succès et les revenus furent aussi précaires que le public, volatile. Critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.